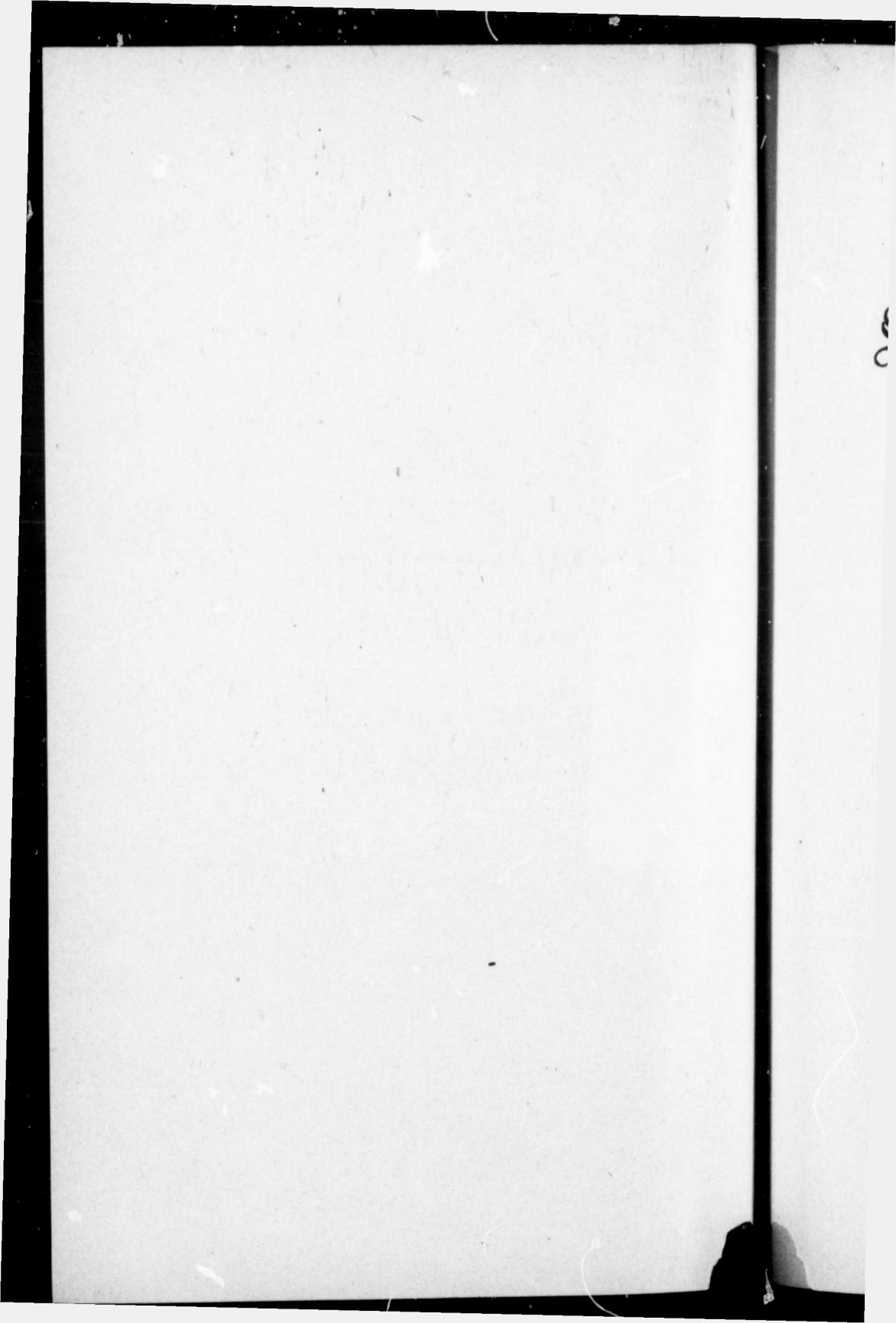


LA SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUEBEC



La
Semaine Religieuse
DE
Québec

VOLUME XIX

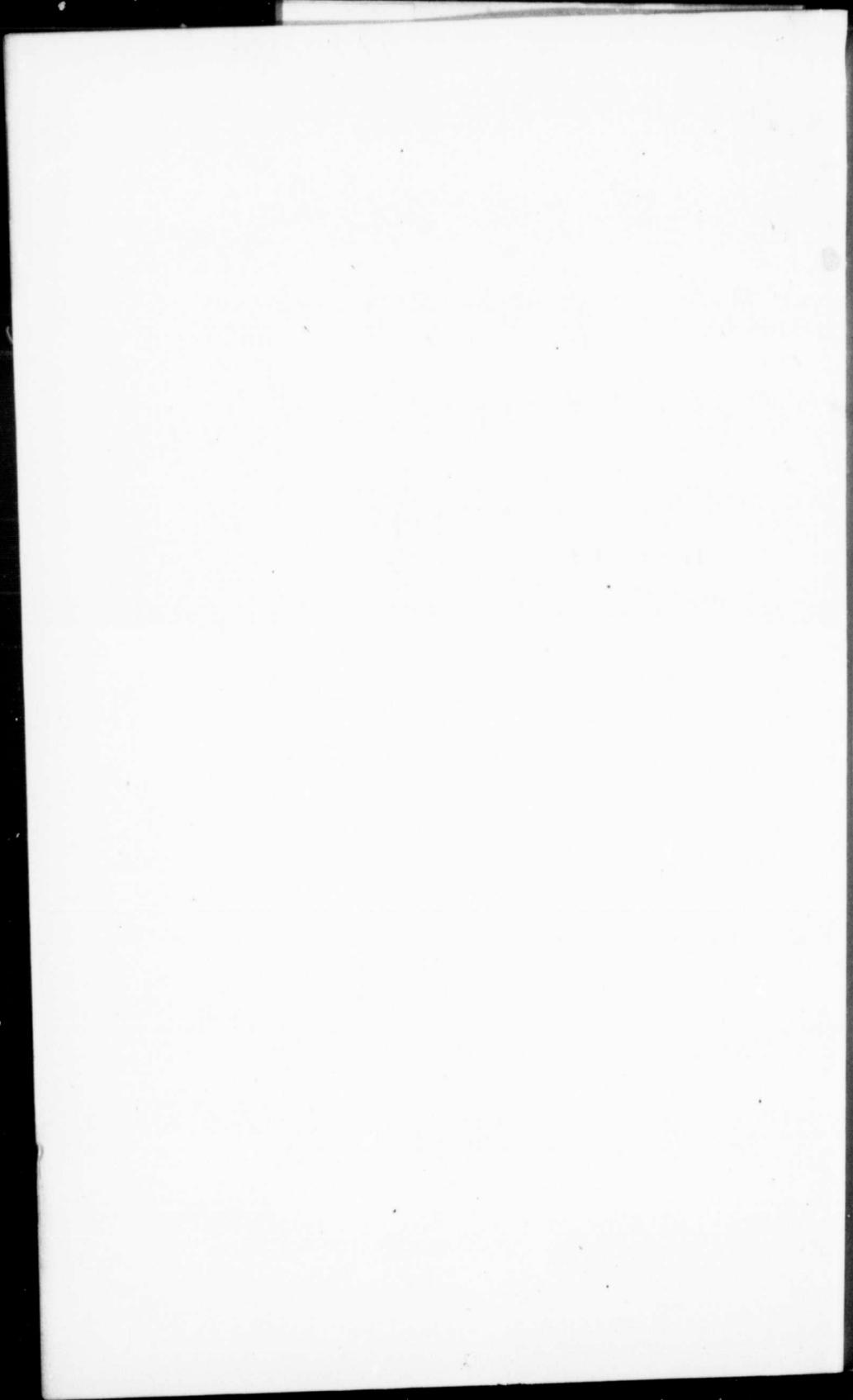
(DU 18 AOUT 1906 AU 17 AOUT 1907)

L'ABBÉ V.-A. HUARD

Directeur

QUÉBEC

1907



La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XIX
1906-1907

Québec, 18 août 1906

No 1

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 1. — Les Quarante-Heures de la semaine, 1. — « Activité sociale », 2. — Chronique diocésaine, 2. — Feu M. l'abbé F. Dumontier, 4. — Les Jémites et la Nouvelle-France, 8. — L'action catholique, 11. — Les livres oubliés sur la table, 15. — Bibliographie, 15.

Calendrier

— o —

19	DIM.	b	XI apr. Pent. S. Joachim , 2 cl. Sol. de l'Assomption. <i>Kyr.</i> royal. II Vêp., mém. Ju suiv., <i>O. Doctor</i> , de S. Joachim (<i>Hic vir</i> , v., <i>Justum</i>) et du dim.
20	Lundi	b	S. Bernard, abbé et docteur.
21	Mardi	b	Ste Jeanne-Françoise-Frémiot de Chantal, veuve.
22	Merc.	b	Octave de l'Assomption.
23	Jeudi	b	(Vigile.) S. Philippe de Béniti, confesseur.
24	Vend.	r	S. Barthélemi , apotre, 2 cl.
25	Samd.	b	S. Louis, roi de France, confesseur. 2 ^e Titul. de la Basilique, <i>dbl. maj.</i>

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

09213

20 août, Sainte-Jeanne. — 21, Saint-Paul du Buton. — 22, Saint-Séverin. — 23, Saint-Ambroise. — 25, Saint-Gervais.

1

BIBLIOTHÈQUE
DE LA MAISON MÈRE
C. N. D.

« Activités sociales »

— o —

Rendant compte, dans l'*Univers* (25 juillet), d'un récent ouvrage de ce titre, par M. Max Turmann, M. François Veuillot s'écrie, à certain moment de son article :

... « Sans Windhorst et l'abbé Pieper, aurait-il (l'auteur) pu développer sous nos yeux la puissante organisation du Volksverein ? Si Mgr Bégin, archevêque de Québec, ne s'était fait le champion déterminé des enseignements sociaux de Léon XIII, lui aurait-on demandé l'arbitrage que M. Turmann a retracé en quelques pages si opportunes ? » ...

— ♦♦♦ —

Chronique diocésaine

— o —

— Dimanche dernier, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a fait la visite pastorale à Limoilou. Après l'entrée solennelle, Sa Grandeur assista à la grand'messe, au prône de laquelle le R. P. Albert, curé de la paroisse, lui souhaila la bienvenue en termes très délicats. A la suite de l'office, Monseigneur adressa aux fidèles une allocution toute remplie des conseils les plus pratiques.

L'après-midi, Sa Grandeur fit la bénédiction d'une statue de la Sainte Vierge et d'une cloche destinée au Couvent de Limoilou. Le R. P. Alexis, vicaire provincial des Capucins, prononça le sermon de circonstance.

— Lundi, le contre-amiral M. de Lapeyrière, des vaisseaux de guerre français qui sont actuellement dans le port de Québec, est venu au palais archiépiscopal rendre visite à S. G. Monseigneur l'Archevêque, en compagnie du consul de France, M. Kleckowski.

Mercredi, accompagné par M. l'abbé Lindsay, Monseigneur est allé rendre sa visite à M. le contre-amiral sur son vaisseau. Au moment où Sa Grandeur quitta le navire, on tira du bord un salut de quinze coups de canon.

— S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et M. le chanoine Roy, ont été les hôtes de l'Archevêché, dimanche dernier, en revenant d'un pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne.

— Le T. R. P. Meyer, supérieur général des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, est à Québec depuis plus d'une semaine, à la maison des PP. du Sacré-Cœur.

— La première retraite ecclésiastique, qui s'est terminée ce matin, a été suivie par un grand nombre de prêtres. C'est le R. P. Alphonse Lemieux, rédemptoriste, qui est cette année le prédicateur de nos retraites. Le Révérend Père est québécois et ancien élève du séminaire.

— Nous avons appris avec beaucoup de regret que M. l'abbé J.-A. Dion, vicaire à Saint-Raymond, s'est fracturé une jambe, dans un accident de voiture qu'il a subi, il y a une dizaine de jours, — en compagnie de MM. les abbés Fillion, curé, Bergeron, ancien curé, et J. Bureau, ancien vicaire de Saint-Raymond. Ces messieurs rendent grâces au Ciel de n'avoir éprouvé que de légères contusions, dans le péril très grave où ils se sont trouvés.

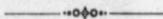
— Dimanche, 3 août, a eu lieu, en la chapelle des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie, une cérémonie de vêtue et de profession religieuse.

Ont revêtu le saint Habit : Mlles Marie Cliché, de Saint-Edouard de Frampton, en religion Sœur Marie-Germaine ; Joséphine Langlais, de Saint-Pascal, en religion Sr Saint-François de Borgia ; Anna Langlais, de Saint-Pascal, en religion Sr Marie-Alice ; Alida Caron, de Limoilou, en religion Sr Saint-Augustin ; Régina Pelletier, de Saint-Sauveur, Québec, en religion Sr Saint-Stanislas de Kostka ; Ernestine Trudel, de Limoilou, en religion Sœur Marguerite-Marie ; Marie-Louise Bernard, de N.-D. des Anges (Montauban), en religion Sœur Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus ; Elise Marcotte, de N.-D. des Anges (Montauban), en religion Sœur Sainte-Claire d'Assise ; Alphonsine Filteau, de Saint-Ubalde, en religion Sœur Marie-Alfred ; Mary-Jane Bouchard, de Jacques-Cartier en religion Sœur Saint-Philippe de Néry.

Ont prononcé leurs vœux perpétuels : Sœur Marie du Carmel, Sœur Marie-Andronic, Sœur Marie-Béatrix, Sœur Sainte-Pauline du Sacré-Cœur, Sœur Sainte-Philomène.

Le Très Révérend Père Chérubin, Provincial des Révérends Pères Capucins, présidait cette touchante cérémonie. Le sermon de circonstance a été donné par M. l'abbé E. Roy, curé de Jacques-Cartier.

Assistaient à cette fête de famille : M. l'abbé Faucher, curé de l'Ancienne-Lorette ; le T. R. P. Léonard, gardien des Capucins de Limoilou ; le R. P. Candide ; le R. P. Girard, jésuite ; MM. les abbés Filteau et Bernard.



Celui-là seul est digne d'un bienfait, qui sait s'en montrer reconnaissant.

Feu M. F. Dumontier, ptre

— o —

A l'Hospice de la Délivrance, à Lévis, le 5 du courant s'éteignait, dans la 78^e année de son âge, le Rév. Messire Félix Dumontier. Il était né le 28 janvier 1828, à Saint-Cuthbert (Berthier.)

On a dit d'un saint de l'Eglise qu'il fut prêtre dès son enfance, *Ab infantia sacerdos*. C'est une parole que nous pourrions appliquer à notre cher défunt. Ses premières années laissaient entrevoir ce que serait cet enfant qui, dès l'âge de raison, se dirigeait, naturellement, vers l'église de sa paroisse natale à laquelle il a voué un culte particulier d'affection, au souvenir de ses impressions d'enfance. En effet, il n'y eut que cet été de 1906 qu'il passa sans revoir ce séjour affectionné : la maladie seule pouvait arrêter ses visites désirées, la mort seule pouvait arrêter ses pas.

L'église de son baptême et de sa première communion, peut-on les oublier jamais, quand un cœur sacerdotal en a reçu d'ineestimables bienfaits ?

Un instant on parut trompé sur les tendances du jeune Dumontier, et on le vit, à Québec, s'acheminer vers une maison de commerce pour y demander de l'emploi. Ce n'était pas une détermination de sa part qui le plaça au comptoir, ce fut plutôt une consultation de ses forces et de ses aptitudes. L'appel de Dieu ne s'en fit que mieux entendre, et après quelques mois le jeune Félix frappait à la porte du séminaire, sûr d'y trouver des directeurs aptes à fixer ses incertitudes et à lui montrer la voie que ses prières avaient demandée, *Notam fac mihi viam*.

Sa reconnaissance sera toujours vive quand il se rappellera, au cours des années, la direction d'hommes de la trempe des Casault, des Gingras, qui furent des modèles de vertu. M. Casault aimait le jeune séminariste pieux, dans cet amour de la règle puisé aux leçons de ses maîtres. Il en fit son compagnon dans ses exercices religieux de la journée ; il lui offrit même de prolonger ses études au bénéfice du séminaire. Une santé délicate lui fit prévoir que le ministère lui serait plus favorable et il laissa, non sans regret, la ville et le séminaire pou-

le vicariat de Saint-Roch des Aulnaies. Une année suffit à l'autorité pour apprécier le nouveau prêtre. Nommé aux missions de Ristigouche, au milieu de peuplades sauvages, qu'il fallait amener à une religion pratique, sa parole devait être interprétée en attendant la connaissance de la langue. Au ministère de tous les jours, se joignait donc l'étude de langues étrangères. Sans professeurs absolument qualifiés il s'y donna, et bientôt à défaut d'interprètes le missionnaire était compris, de manière que pasteur et troupeau semblaient s'entendre pour le salut des âmes.

Là où la peine est grande, l'attachement est grand, *Grandis labor et grande præmium*. Le missionnaire conserva, de son premier clocher et de son passage à la mission sauvage, un souvenir ému et constant. Sa grande bonne volonté, ses succès lui valurent, après cinq années, un nouveau théâtre où, disons le mot, l'apôtre sera forcé de faire usage de langues multiples, *linguis loquentur novis*, et la population irlandaise de Leeds entendra, aimera son nouveau pasteur.

Les deux principales étapes de sa vie furent Lévis et Portneuf : Lévis où il fut procureur du collège pendant sept années et chapelain de l'Hospice, Portneuf qu'il dirigea pendant onze années, avec zèle, dévouement et charité

Le collège de Lévis venait de passer, des mains des Frères des Ecoles chrétiennes, à la corporation archiépiscopale de Québec. Partageant avec le séminaire la direction de cette maison, Monseigneur confiait au fondateur, Mgr Déziel, le soin des finances. Dans l'impossibilité de faire face à toutes les obligations de sa charge, l'autorité jeta les yeux sur le missionnaire de Leeds, considérant qu'une main habile comme la sienne pouvait en assurer le succès. Économe sans parcimonie, d'une régularité exemplaire, quelque peu versé dans les affaires, c'était un homme de choix. Avec des ressources toujours minimes au début des institutions et obligation d'arriver à un budget acceptable, il entreprit sa tâche et la conduisit à bonne fin. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre, savent comment il dirigeait sa barque, et des voix autorisées, à l'occasion des noces d'or du collège, redisaient l'activité fébrile de ce prêtre pourtant faible de santé et toujours à son poste. Il était là, avant les classes, donnant à chacun les armes nécessaires, papier, livres, enregis-

trant le tout, *currente calamo* ; et la classe sonnait tout le monde était servi. De là, traversant la maison en tout sens, sans interprète cette fois, il donnait les ordres pour mériter de bonnes notes en faveur de sa maison et la faire bien apprécier. Pourtant de bonne heure, le matin, sa journée était commencée : Mgr Déziel confiait à son procureur la direction des âmes, et sa clientèle de sacristie n'était pas moins nombreuse que sa clientèle du collège.

Était-ce cette clairvoyance dans les âmes, cette connaissance des hommes, qui lui permit de voir des avenir magnifiques ? Il nous suffirait de dire qu'un jour, et des plus heureux de sa vie, il courba son front, lui déjà vétéran du sanctuaire, sous la main bénissante d'un prélat distingué qui venait de recevoir la plénitude du sacerdoce. Il en rendit grâces au ciel : c'était l'un de ses chers enfants.

Sa tâche finie au collège de Lévis, son travail n'était pas accompli. Il n'était pas homme à repousser le travail. Une jolie cure sur les bords du fleuve lui fut offerte, et Portneuf passa sous sa houlette. *Da mihi animas*. Il a soif des âmes. Allez demander à ses successeurs, à ses anciens paroissiens, s'il est une consolation qu'il n'ait offerte, des pleurs qu'il n'ait essayé d'essuyer, des pauvres qu'il n'ait soulagés. Le sanctuaire des âmes est sa première occupation, sans oublier le sanctuaire maternel, l'église. L'embellir, la décorer, à mesure que les ressources le lui permettent, c'est là un article de programme qu'il n'oublie pas, sauf à laisser son successeur parfaire son œuvre.

Elles s'épuisent, ses forces, au service de la paroisse ; il lui faut demander un repos relatif. Il jette les regards sur Lévis, là où se trouvent encore un grand nombre de ses amis, avec son presbytère hospitalier, son collège aimé, ses parents toujours affectionnés, et il vient dans l'asile de la Délivrance, qu'il aime avec sa chapelle, ses oratoires, ses promenades, ses sanctuaires. Il y a encore du bien à faire dans la piété et la charité, sans les fatigues nécessaires d'un ministère journalier. Il y a des pauvres, des malades, des vieux, des enfants. Son cœur trouve là un aliment nouveau, suivant les âges et les circonstances.

C'est ici qu'il va donner les derniers élans d'une ardeur qui

allait bientôt s'éteindre. Retiré de toute charge, sa charité se perpétuera jusqu'à l'abandon de quelques objets qu'il possède encore ; la plus large part de sa fortune, ses livres, il les distribue à ses connaissances et à ses amis ; ses quelques deniers sont partagés avec les pauvres. Il sera bientôt dans une chambre déserte, en face d'une bibliothèque appauvrie ; sous ses yeux il veut que le partage se fasse : ses images, ses reliques, c'est le bien commun du cercle de ses connaissances. Il ne manque que de grandes ressources à ce grand cœur. Mais il le sait, l'homme ne vit pas seulement de pain. Dans les salles des malades, près des enfants, des vieillards, le long du chemin, aux foyers des familles, il s'arrêtera prodiguant ses conseils, ses encouragements sous l'esprit de Dieu, *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei*.

Enfin la 78^e année est arrivée. Il ne tient plus à la terre, sa vue affaiblie lui refuse la lecture, les infirmités de l'âge se font sentir de plus en plus, les forces s'en vont. Il s'est détaché lentement d'une terre à laquelle il disait ne pas tenir. Le 5 du mois d'août Dieu appelait à lui ce fidèle serviteur.

Il repose dans la nécropole de la chapelle de la Délivrance, près de vieux amis, sous la protection de saint Joseph, titulaire de l'église. Un clergé nombreux, ayant à sa tête Mgr Marois, V. G., est venu reconduire à sa dernière demeure ce vrai prêtre et cet humble apôtre.

Un confrère dans le sacerdoce a voulu redire sa vie édifiante en présence de sa tombe. Le curé de Saint-Joseph de Beauce, commentant les paroles du *Livre des Rois* : « Je me susciterai un prêtre fidèle », en a fait l'application à celui que nous pleurons.

C.-E. C.

R. I. P.

« Tous les coquins, tous les communards et tous les pétroleurs, tous les ivrognes, tous les mauvais sujets, tous les gens de sac et de corde sont ennemis des curés. Le fait est certain. D'autre part, les braves gens, les gens de bien, les personnes charitables, les gens honnêtes, estimables, délicats, sont presque tous sympathiques aux curés et respectueux à leur endroit. »

TAINÉ.

Les Jésuites et la Nouvelle-France

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1)

Ces deux volumes sont le digne couronnement de l'œuvre magistrale du P. de Rochemonteix (2). Ils étaient attendus depuis dix ans, et on avait pu craindre d'abord que la santé compromise de l'auteur ne rendît irréalisable ce complément indispensable de son histoire des Jésuites dans la Nouvelle-France.

Ceux qui avaient parcouru les trois premiers volumes où sont relatés, avec une éloquente simplicité, les faits et gestes des fils d'Ignace au Canada durant le 17^e siècle, n'avaient pu en terminer l'émouvante lecture sans éprouver le regret de voir inachevée une relation qui comptait encore un siècle de travaux apostoliques.

Ce regret n'a plus sa raison d'être. Le vœu des amis de l'histoire est réalisée ; il a même fallu deux volumes pour raconter l'œuvre des Jésuites durant ce 18^e siècle, dont le déclin devait coïncider avec la suppression d'un Ordre si vaillant, et dont la dernière année devait voir mourir le dernier représentant de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France.

On serait parfois tenté de reprocher à l'auteur d'avoir entremêlé son histoire du récit d'événements politiques et militaires qui ont précédé ou préparé la fin de la domination française au Canada. Mais il est rare que ces épisodes ne se rattachent pas au thème principal ; car parallèlement à l'action spirituelle du missionnaire, se révèle son action patriotique, dans ces conflits entre deux nations rivales, où, avec la foi de ses ouailles, il voyait menacée la gloire du royaume très chrétien.

Cette dernière phase de l'histoire des Jésuites dans la Nouvelle-France ne manque certes pas d'intérêt. On n'est plus, il

(1) *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, par le P. Camille de Rochemonteix, de la Compagnie de Jésus. Avec carte. 2 vol. in-8 de VIII-468 et de 306 pp. Paris, Alphonse Picard et Fils, éditeurs, 82, rue Bonaparte. 1906. En vente chez les libraires de Québec.

(2) *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*. 3 vols. — Paris, Letouzey et Ané, éditeurs. 1896.

est vrai, à la période héroïque des premières conquêtes évangéliques; l'armée des martyrs qui ont planté de leur sang l'Église canadienne ne compte pas d'aussi nombreuses et illustres recrues qu'au berceau de cette chrétienté du Nouveau-Monde. La Compagnie de Jésus, qui avait donné au Canada la fine fleur de sa milice apostolique, devait porter à d'autres peuples assis dans les ombres de la mort les bienfaits de son zèle et de son dévouement. La Chine, où les Pères de la province de France devaient accomplir des merveilles et donner à l'Épouse du Christ des légions de fidèles, absorbait alors, dans une grande mesure, les forces vives de la Société. Et pourtant, que de belles et grandes figures de missionnaires apparaissent encore aux *Catalogues* de la Nouvelle-France! Pour n'en citer qu'une ou deux, quel puissant apologiste et convertisseur que ce Père du Parc qui, par ses conférences contradictoires devant les Anglais prisonniers à Québec, faisait tourner à leur délivrance spirituelle les rigueurs et les ennuis de la captivité, au point que le P. Silvy pouvait dire en 1710, en parlant de ses auditeurs: « Presque tous les protestants sont convertis! » Et, malgré les progrès de la foi et de la civilisation, l'ère des martyrs n'était pas encore close. En tête de la liste figure le P. Aulneau, qu'on a appelé « un autre Jogues ». « Heureux, avait-il écrit dans une de ses dernières lettres, ceux qui sont jugés dignes de mourir pour Lui. » Ce bonheur il devait bientôt le goûter: sa soif du martyre allait être satisfaite. Il périt de la main des féroces Sioux; on le trouva assassiné, avec le jeune de la Vérendrye et quelques autres Français, dans une île du Lac aux Bois; il avait un genou en terre et la main levée, dans l'attitude de la prière et du sacrifice. Puis, viennent les Pères du Poisson, Souël, Sénat, massacrés par les Chicachas et les Natchez, et le P. Doutreleau, blessé durant la messe, au moment du *Kyrie eleison*, et forcé de se sauver à la nage, encore revêtu des ornements sacerdotaux. Et avant de verser leur sang et de consommer leur holocauste, combien avait été rude et apparemment infructueux leur apostolat auprès de ces nations rebelles à la grâce et aux inventions de la charité! Autant les missions chez les Hurons, les Algonquins, les Micmacs, les Abénakis, les Montagnais, et même les cruels Iroquois, avaient donné de consola-

tion aux anciens missionnaires, après les années laborieuses de la première semence, autant celles des Illinois et des diverses tribus éparpillées sur les deux rives du Mississipi avaient été stériles et décourageantes. La persistance au milieu de ces peuplades adonnées au culte du démon, scandalisées et démoralisées par l'inconduite des blancs, et vouées à une disparition certaine par le contact et les influences meurtrières d'une civilisation qui les rendait inaptes aux rigueurs et aux austérités de la vie des bois; cette fidélité héroïque à une tâche ingrate et sans résultat visible, n'équivalait-elle pas à un long martyre, d'autant plus méritoire qu'il était plus obscur et moins dramatique ?

Et ce sont de tels hommes qu'un gouvernement mal inspiré et mal intentionné s'avisa, en 1763, de persécuter à la Nouvelle-Orléans et dans les pays adjacents, pour exécuter au delà des mers l'arrêt de suppression de la Compagnie de Jésus, décrété, en 1762, par le Parlement de Paris. On rasa toutes leurs chapelles, leurs biens furent confisqués, même au pays des Illinois, qui, d'après le traité de Paris, avait passé aux Anglais. On se livra, à leur égard, à des profanations dignes des Jacobins. Ces scènes de vandalisme et d'iniquité prélevaient dignement à celles de la Révolution. Tous les Jésuites furent bannis et dispersés : rien n'est triste comme le récit de leur exode de cette terre inhospitalière qu'ils avaient pourtant arrosée de leurs sueurs et de leur sang.

Plus tard, dans cette autre partie de la Nouvelle-France, que le sort des armes, ou plutôt la Sagesse et la Providence divine, avait fait passer sous le drapeau anglais, on assiste à la disparition successive des derniers survivants de la phalange apostolique. — Tour à tour, ces vétérans de la Compagnie de Jésus, répondant au dernier appel de ce même Maître qui leur avait dit, dès la fleur de leur jeunesse : « Viens, suis-moi », vont recueillir de sa main la récompense de leur fidélité. Et quand le dernier a disparu, leur souvenir continue à vivre dans la mémoire de ceux qu'ils ont engendrés à la foi de Jésus-Christ. Les germes de vie et de vertu déposés par ces vaillants semeurs dans un sol fertile et béni, continuent, malgré les épreuves de la transition et la disette des ouvriers, à pousser des tiges qui promettent une moisson abondante. Et quand,

moins d'un siècle plus tard, les fils de Loyola reviennent au Canada pour y reprendre l'œuvre de leurs devanciers, et y collaborer avec les prêtres zélés qui y ont maintenu intact le dépôt de la foi, ils constatent avec bonheur que le grain de sénévé est devenu un grand arbre et qu'il abrite sous ses rameaux hospitaliers des légions de fidèles serviteurs du divin Maître.

L. LINDSAY, ptre.

N. B.—*Errata* : L'auteur nous signale deux fautes d'impression, oubliées dans l'*Errata* du second volume. A la p. 125 de ce volume, au lieu de *Flore de Montendu*, lire *Flore de Montendre* ; à la p. 157, au lieu de *Trongoly*, lire *Tronjoly*.

L. L.

—♦♦♦—

L'action catholique

— o —

La *Croix* (de Paris) fait une sorte d'enquête, auprès de personnalités éminentes, sur l'action sociale que doivent exercer les catholiques. Nous allons reproduire presque totalement la lettre que M. Chs Woeste, ministre d'Etat en Belgique, a écrite en réponse à la question que lui avait posée la *Croix*. Ce document, qui paraît ne se rapporter qu'à la Belgique, a pourtant une portée beaucoup plus générale, et nos lecteurs trouveront grand intérêt à le parcourir.

Les catholiques doivent, pour conquérir leur place au soleil et obtenir une part sérieuse dans la direction des affaires publiques, se garder de deux erreurs.

La première, c'est de se figurer que l'opinion viendra à eux à l'aide seulement de lois et de thèses de couleurs plus ou moins populaires. Assurément l'amélioration des lois ne doit pas être négligée ; de leur côté, les thèses académiques peuvent avoir leur prix. Quand elles ne demeurent pas dans les nuages des généralités, elles sont à même de préparer, dans le domaine législatif, des évolutions salutaires. Mais c'est se tromper que de croire que les foules modifieront leur orientation au seul aspect d'un programme déterminé : il suffit, en effet, que ce programme soit proposé, s'il leur est favorable, pour que les autres partis se hâtent de l'adopter à leur tour. Ce qu'il faut surtout, c'est l'action s'exerçant par la propagande de village à village, de maison à maison, d'homme à homme ; c'est créer et développer des œuvres qui soient envisagées comme de véritables bienfaits par les masses, c'est les embrigader dans

des associations où elles trouveront la satisfaction de leurs besoins matériels, intellectuels et spirituels.

La seconde erreur, c'est de croire qu'il suffise de fonder à l'heure actuelle des œuvres dites sociales, pour modifier les dispositions des populations. Sans doute ces œuvres sont utiles; mais, à elles seules, elles seraient inefficaces; elles s'adressent à des hommes faits, et si ces hommes sont gâtés, s'ils ne sont plus chrétiens, comment espérer que, n'ayant que des objets limités, elles changeraient leurs sentiments et opéreraient en eux une transformation à laquelle ils ne sont pas préparés?

C'est assez dire qu'il faut commencer par le commencement et viser à refaire des chrétiens, à restaurer dans les familles l'attachement aux croyances, la foi aux enseignements de l'Eglise. A cet effet, il est indispensable de développer avant tout les œuvres scolaires et religieuses. S'imaginer que si l'enfant n'a pas reçu une éducation chrétienne, que si, après l'avoir reçue, il n'a pas été affermi par des moyens appropriés à son âge, il échappera, devenu homme, aux étreintes du socialisme, c'est se faire une étrange illusion. Aussi est-il nécessaire de constituer partout des écoles primaires pour l'enfance, des écoles d'adultes, des patronages et des écoles professionnelles pour les adolescents. Lorsque nos adversaires en 1879 ont laïcisé l'enseignement public, nous avons créé 4 000 écoles primaires libres, alors que le pays renferme 2 600 communes, et au bout de cinq années d'efforts, ils ont été vaincus. Ce qui est aussi essentiel, c'est que dans les écoles d'adultes et dans les patronages, on s'efforce de faire des adolescents des chrétiens instruits; la lettre du catéchisme ne suffit pas; il importe d'inculquer à la jeunesse l'esprit même de la doctrine chrétienne et de l'armer contre les objections et les erreurs répandues de toutes parts.

Les œuvres scolaires doivent du reste être combinées avec les œuvres de piété. L'enfant, le jeune homme oublie vite; ils se déshabituent de ce qu'ils ne voient pas, de ce qui échappe à leur pratique journalière. Aussi est-il indispensable d'entretenir en eux les germes de la vie chrétienne par l'usage des moyens spirituels que la religion met à leur disposition.

Si les œuvres religieuses et scolaires sont florissantes, les

œuvres sociales présentent une grande utilité. Dans ce cas, elles s'adressent à des hommes favorablement disposés par l'éducation qu'ils ont reçue, et elles peuvent largement contribuer à les maintenir dans la bonne voie, surtout si elles sont imprégnées d'un caractère religieux. Nous avons fondé et nous fondons encore dans notre pays une quantité d'œuvres de ce genre. Ce sont principalement les mutualités, par lesquelles cultivateurs, ouvriers et petits bourgeois s'aident les uns les autres; les retraites ouvrières qui fonctionnent au moyen de cotisations individuelles et de subsides des pouvoirs publics; des assurances de diverses natures, protégeant les personnes et le bétail et qui procurent la réparation, dans la mesure du possible, des accidents et des calamités, etc. Mais nous prenons soin de donner à nos œuvres de ce genre une empreinte religieuse, et les réunions qu'elles comportent associent les préoccupations matérielles et les besoins spirituels.

Je viens de dire que les retraites ouvrières fonctionnent au moyen de contributions individuelles et de subsides des pouvoirs publics. La législation sociale, en effet, que nous avons édictée depuis vingt ans n'a pas été inspirée par la pensée de substituer l'Etat à l'individu; elle fait appel à l'initiative individuelle, à l'effort personnel; elle le seconde, elle le stimule, elle se garde de le supprimer. Une autre pensée qui a présidé à son élaboration, c'est le souci de ménager et de combiner les divers intérêts sociaux; elle n'a sacrifié ni les patrons aux ouvriers, ni les ouvriers aux patrons, elle a cherché à faire, dans une juste mesure, la part des uns et des autres.

Ce sont ces deux pensées dont le législateur a pris conseil, quand il a fait la loi sur la réglementation du travail des femmes, des enfants et des adolescents, la loi sur le contrat de travail, la loi sur les unions professionnelles, la loi sur les accidents du travail, la loi sur les règlements d'atelier, la loi sur le repos dominical, etc. Ces mêmes pensées ne peuvent manquer de guider les Chambres, lorsque bientôt elles auront à examiner les griefs de la petite bourgeoisie.

Ce qui précède montre assez que, ni sur le terrain législatif, ni sur le terrain des œuvres, les catholiques belges ne sont indifférents au sort des classes laborieuses. Bien au contraire, ce sort les préoccupe constamment, et c'est parce qu'il les tou-

che, qu'ils ont constitué l'œuvre des Flamands destinée à préserver la foi et les mœurs de nos compatriotes allant travailler en France.

Le monument législatif qu'ils ont élevé constitue une protestation péremptoire contre les déclamations dont, dans d'autres pays, on cherche à les rendre victimes. Mais, je le répète, s'ils s'efforcent par les lois de satisfaire aux exigences de la justice ils n'oublient pas les devoirs de la charité, et à vrai dire ils considèrent que, sans l'accomplissement de ces devoirs, leur efforts demeureront stériles. Lois et œuvres, d'après eux, doivent se combiner pour que les populations restent ou redeviennent bonnes ! Agir autrement ce serait bâtir sur le sable.

Je viens de vous parler des œuvres religieuses, scolaires et sociales. Elles demandent un complément, et les catholiques belges n'ont pas manqué de le réaliser : ce sont les œuvres politiques. Beaucoup n'en comprennent pas l'importance ; elles sont cependant indispensables. Les œuvres religieuses, scolaires et sociales ont besoin, pour s'épanouir, de liberté ; et comment la liberté leur serait-elle assurée, si, sur le terrain politique, les catholiques n'étaient pas assez forts pour la préserver de toute atteinte ? Aussi, le développement de la presse, l'existence et le fonctionnement régulier des associations politiques, la propagande électorale font-ils l'objet de la sollicitude constante des catholiques. Il n'importe pas seulement de répandre les bons journaux dans les lieux publics ; il est nécessaire de susciter des groupements ayant pour objet le recrutement de nos forces, et de les mettre en contact : c'est ce que fait la fédération des cercles et des associations catholiques. Nous cherchons également à conserver la jeunesse, à l'attirer à nous, à abriter sa fidélité et ses convictions dans des sociétés de jeunes gardes, des unions d'étudiants, des gildes de gymnastique, etc. De cette façon, une sève nouvelle vient constamment augmenter la vitalité de notre parti.

Certes notre cause est fort attaquée et des périls divers la menacent.

Mais au moins sommes-nous en mesure de disputer le terrain à nos adversaires, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, des revers nous atteignaient, nous ne perdriions pas courage ; confiants dans la croix, nous continuerions le bon combat. Au début des

luttons mémorables du Centre allemand contre le Kulturkampf, l'un de ses chefs, M. de Mallinckrodt, lui donnait cette devise : *Per crucem ad lucem*. Laissez-moi croire qu'elle est bonne partout.

CH. WOESTE.

Les livres oubliés sur la table

Léon Gautier écrivait à un de ses nobles amis :

« Je ne veux pas aborder ici la question brûlante des journaux qu'on lit au château, mais, hélas ! il vous est arrivé, certain soir, de me laisser seul, durant une heure, dans votre magnifique salon. Or, sur une table de palissandre que recouvrait un splendide tapis de Perse, j'ai trouvé plusieurs journaux et notamment le *Figaro* et la *Vie parisienne*. . . J'ai lu chez vous deux fragments qui m'ont fait dresser les cheveux sur la tête. . . Je frémis encore à la pensée du malheur qui a failli vous arriver. Vos petites-nièces, qui ont treize et quinze ans, et votre jeune frère qui n'a pas encore vingt ans, ont fait irruption dans votre salon le soir même où j'y étais, et voilà que ces petites folles ont voulu faire ensemble la lecture de certain journal illustré, que je n'ai pas besoin de vous nommer, et qui est certes capable de corrompre un jour toute une province. Ce n'est pas le vice franc, carré, cynique, et dont on se détourne avec horreur, mais c'est pis, mille fois pis ; c'est un abominable vice élégant et masqué, c'est la boue (et quelle boue !) en flacons d'or.

« L'autre jour, l'un de nos illustres boulevardiers, lequel cependant ne croit à rien, disait, en parlant de cet affreux petit journal : « Quand je le lis, je m'étonne que Dieu ne nous foudroie point. » Eh bien, mon ami, il vous foudroiera si vous continuez à faire accueil à de tels journaux et à de tels livres. La révolution tombera sur vous comme un épouvantable tonnerre, et c'est ainsi qu'elle est tombée, au siècle dernier, sur ces heureux du monde qui avaient oublié leurs devoirs envers les petits comme envers Dieu, et quelque communard, trouvant de vos journaux sur la table de votre salon envahi se dira, en les parcourant d'un regard aviné, que vous étiez bien corrompu et que vous méritez votre châtement. »

(LÉON GAUTIER, *Lettre d'un catholique*.)

Bibliographie

LES CAUSES DU MALHEUR PENDANT LA VIE, par l'abbé ARCHELET. In-12, 3. fr. 00.—(P. Lethiellieux, Editeur, 22, rue Cassette, Paris (6^e).

Voici le 3^e volume de la série entreprise par M. l'abbé Archelet sur *la Vie*. Dans un certain milieu de psychologues et de lettrés, on l'attendait.

Ces nouvelles Conférences, données à la Cathédrale de Reims, sont dédiées au regretté Cardinal Langénieux. Supérieures, croyons-nous, à celles sur *Ce qu'est la Vie et le Secret du Bonheur pendant la Vie*, qui furent justement appréciées à Notre-Dame de Rouen et à Saint-Pierre-de-Chailot de Paris, elles font ressortir, en un séduisant relief, les qualités de l'auteur : conception absolument personnelle, logique implacable, clarté d'exposition victorieuse de toute ombre, habileté rare et sans recherche apparente dans l'art de synthétiser et de rajeunir les sujets les plus difficiles et les plus vieilliss, piété sacerdotale, mélancolie humaine, observations fines toujours imprégnées de bon sens, adaptation remarquable de la psychologie contemporaine à la théologie traditionnelle pour les mentalités et les besoins modernes, enfin style de race, ennemi des superfétations chères aux parvenus des Lettres, ami du mot propre dans une parure littéraire d'une élégante simplicité. L'érudition a sa part dans ces pages d'une originalité si frappante. Mais les citations, qu'encadrent les guillemets, gardiens respectueux de la propriété d'autrui, sont comme des dames de compagnie, des visitenses de marque qui corroborent de leurs suffrages le dire du conférencier, sans être jamais des bienfaitrices accourues pour combler les vides d'un cerveau indigent.

M. Henri Lavedan, de l'Académie française, dont le récent chef-d'œuvre. « Le Duel » obtient dans la Capitale un succès sans pareil, écrivait naguère à M. l'abbé Archelet à propos de son second volume : *Le secret du Bonheur pendant la Vie* : « Votre livre — en dehors des vérités que vous y prêchez avec une foi si aimable et communicative — est l'ouvrage d'un philosophe, d'un artiste et d'un écrivain, et vous vous efforcez, en y réussissant, j'en suis sûr, de convertir les hommes agréablement et en beauté. Ce n'est pas à mépriser ».

Les Causes du Malheur avant, à notre avis, un mérite de composition plus grand encore, produiront au moins le même résultat, et assigneront aux œuvres de M. l'abbé Archelet — livres de chevet pour les esprits affinés et les cœurs délicats — une place de choix dans les bibliothèques.

Nous oublions de dire que ces Conférences sont précédées d'une courte Préface sertie comme un bijou, et datée de Sedan, la ville de nos désastres.

R.